

RAPPORT INTRODUCTIF

Le thème central du Colloque qui nous réunit aujourd'hui répond à l'une des préoccupations majeures de ceux qui ont la redoutable responsabilité de transmettre aux générations futures l'héritage monumental et culturel reçu en partage.

L'attention, accordée par la plupart des Architectes-Urbanistes conscients de la valeur du patrimoine culturel de l'humanité, aux problèmes relatifs à la protection des centres historiques dans les villes, et des villages anciens, ne cesse de se préciser.

Qu'il nous suffise de rappeler à ceux qui, dans cette salle, ne sont peut-être pas au courant des travaux de notre organisation, que lors du dernier Colloque tenu par l'ICOMOS en Espagne, il y a un peu plus d'un an, et après le symposium de Prague de 1966 sur la "régénération des Sites Historiques urbains", d'éminents spécialistes se sont déjà penchés sur ces questions de sauvegarde et de réanimation des centres historiques en péril. La complexité du sujet n'a pas permis de l'épuiser; son intérêt vital pour beaucoup des pays représentés à Cacérès a entraîné la décision de provoquer une nouvelle rencontre, orientée sur "certains aspects particuliers de l'assainissement, de la restauration et de la mise en valeur des villes anciennes nord-africaines et asiatiques du bassin méditerranéen".

MONUMENT HISTORIQUE ET TISSU URBAIN.

Le monument historique pris isolément, comme le site archéologique antique, trouve aisément des défenseurs plus ou moins conscients de la valeur des vestiges ou de l'édifice en cause, et prêts à mettre tout en oeuvre, dans la mesure de leurs moyens, pour en assurer la consolidation, la restauration et la mise en valeur. A ce respect souvent accordé à la création architecturale isolée, ou mentalement séparée de son contexte, et que beaucoup considèrent un peu du même oeil que l'on admire un bijou, une statue, un chapi-

teau, s'ajoute parfois, l'espoir que les opérations entreprises (et toujours coûteuses), pourront être rentabilisées. On s'efforce - et les ralliements en faveur de cette orientation se font de plus en plus nombreux - de justifier l'action de sauvegarde et mise en valeur du patrimoine monumental et archéologique, en l'insérant dans des programmes d'expansion touristique à l'échelle régionale, nationale ou internationale.

Or le touriste moyen est sensible avant tout aux considérations d'ordre esthétique, d'évocation historique et de pittoresque. Et dès lors surgit la tentation, pour les responsables, de donner à ces motivations une prépondérance telle qu'elles risquent d'influencer leur action.

On se bornera alors, par exemple, à restaurer le monument susceptible de retenir l'attention du grand public, et on négligera l'environnement. Il arrivera même que l'on supprime purement et simplement l'environnement, sous le prétexte fallacieux de "dégager" le monument offert à l'attention du visiteur. (Ribat de Sousse).

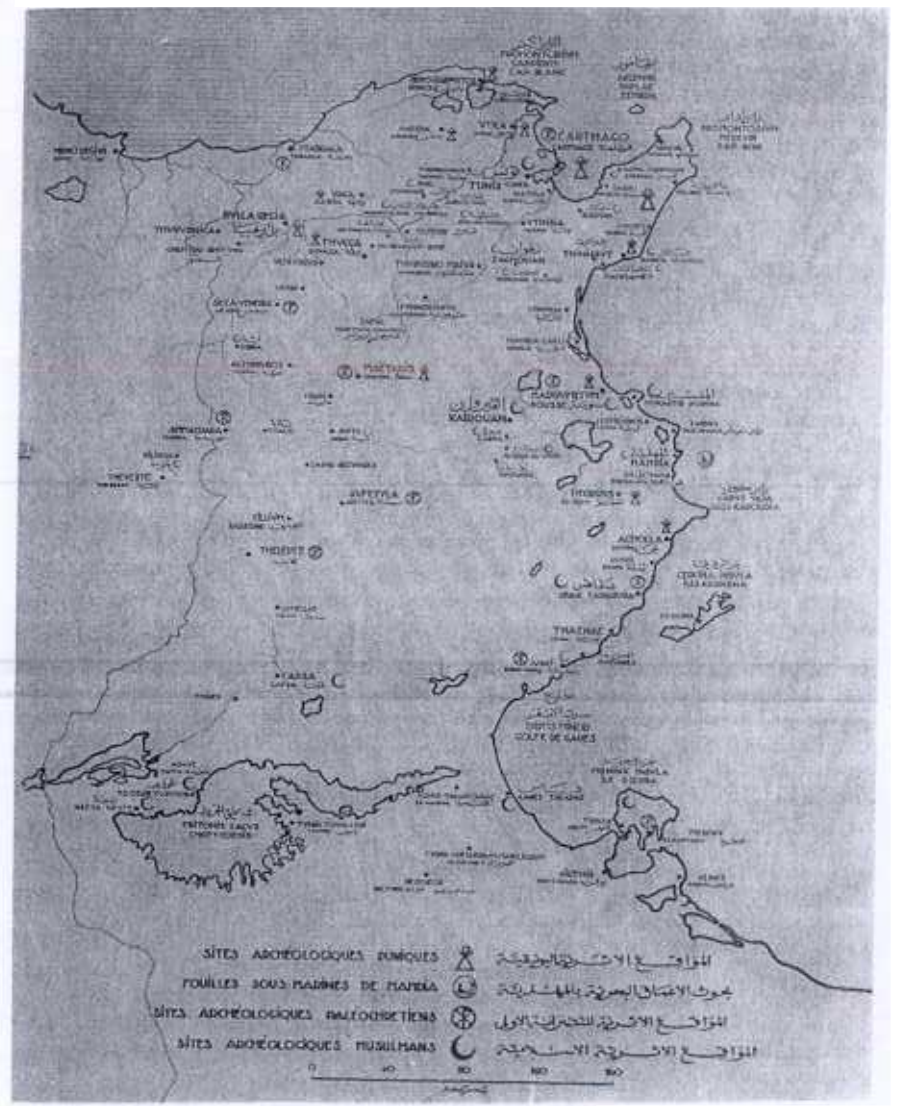
Il nous semble qu'il ne serait pas inutile, au séuil de ce Colloque, de revenir sur la notion même d'ensemble urbain historique et traditionnel, c'est-à-dire pour ce qui concerne plus spécifiquement les pays méditerranéens de tradition islamique : "la Médina".

La Médina, doit être conçue comme un tout, indivisible, dont les composantes ne relèvent pas du seul domaine architectural ou même urbanistique, mais recouvrent également un substrat humain qui explique son passé et conditionne son avenir.

Sur le plan strictement matériel de la conservation et de la mise en valeur par l'assainissement, la restauration ou tout autre amélioration tendant à révaloriser la ville traditionnelle, on n'insistera jamais trop sur la priorité accordée par tous les urbanistes éclairés, à la préservation du tissu urbain, support essentiel, inséparable du monument. Les faits ont clairement prouvé que la disparition, ou simplement la dénaturation du tissu urbain entraîne pour le monument la perte de sa signification fonctionnelle ou culturelle.

PROTECTION DES ENSEMBLES ET LEGISLATIONS.

On rappellera pour mémoire l'article 65 de la charte d'Athènes qui, dès 1933, demandait aux architectes et urbanistes présents, d'envisager une action concertée pour obtenir la protection des "ensembles" urbains, et non plus seulement des Monuments, par le recours à une procédure législative de classement.



La Tunisie Archéologique

A cet égard, la Tunisie possède, depuis fort longtemps des textes législatifs qui, après un nécessaire réajustement en vue de réactualiser des prescriptions aujourd'hui dépassées, pourraient s'ils étaient strictement appliqués, aider à la sauvegarde des médinas de notre pays. Dans ce domaine, la reprise et l'adaptation des textes anciens aux nécessités contemporaines, est une oeuvre primordiale, à laquelle doivent s'attacher, avec l'aide des juristes, les services responsables de la préservation des Médinas, si gravement menacées aujourd'hui, pour des raisons diverses que nous allons rapidement évoquer.

ANALYSE DES CAUSES DE DEGRADATION DE LA MEDINA.

Il nous semble, en effet, que, avant de rechercher des solutions aux problèmes d'assainissement dont dépend partiellement la revitalisation des centres urbains traditionnels, il est nécessaire d'analyser l'origine de la dégradation qui se produit sous nos yeux, afin d'extirper, si la chose est possible, les racines du mal.

Un fait d'histoire, commun à un certain nombre d'Etats du bassin méditerranéen, est intervenu et a mis en mouvement le processus de dégradation des Médinas, qui risque d'atteindre son terme final, si l'on n'y prend garde: le fait colonial.

Que s'est-il passé? Jusqu'à la fin du XIXe siècle, la Médina dans son contexte, matériel et humain, a subi peu de changements, mais plutôt des modifications de détails apportées à certains monuments officiels et un agrandissement progressif qui, s'inscrivant dans un cadre traditionnel solidement enraciné, n'en altérait pas l'esprit, y maintenait, sans artifice, harmonie et homogénéité.

La Médina se présentait comme le fief des "citadins" qui constituaient alors l'élite de la Société. Le "Beldi", commerçant, agriculteur, dignitaire du culte ou haut fonctionnaire, était l'âme de la communauté urbaine à laquelle il donnait le ton. Son niveau de vie, élevé pour l'époque et entretenu par un mode d'existence de type patriarcal, l'incitait à assurer à la cellule familiale, un cadre digne de sa position sociale. Vous aurez l'occasion au cours de ce Colloque de visiter certaines de ces maisons bourgeoises des XVIe et XVIIe siècles, alors considérées comme le symbole de tous les luxes.

A côté de la demeure du citoyen, épaulés à elle en quelque sorte: les logements modestes mais décentes de ceux qui vivaient à l'ombre des grandes familles et étaient entre-

enus par elles moyennant des services, domestiques ou autres.

La voirie elle-même bénéficiait de la présence des grandes familles qui n'eussent pas toléré de circuler dans des ruelles encombrées de débris.

En dehors des constructions résidentielles, la médina possédait des souks individualisés par corporations, et parfaitement agencés pour répondre aux besoins d'une économie traditionnelle.

Les ensembles complémentaires culturels et d'enseignement, étaient représentés par les mosquées et les médersas, accessibles aux seuls étudiants, qui, le plus souvent, représentaient eux-mêmes une catégorie de citoyens privilégiés et respectés. Il s'y ajoute les zaouias, mausolées élevés à la mémoire de saints personnages en même temps que sièges de puissantes confréries.

Donc la Médina constituait, de sa création à l'aube du XXe siècle, un ensemble homogène et harmonieux répondant aux normes d'un certain type de civilisation urbaine.

Arrive le protectorat pour les uns, la colonisation ou le mandat pour les autres.

Le monde islamique se trouve soudain confronté, en permanence et non plus sporadiquement comme par le passé lors des affrontements guerriers, des rencontres de voyageurs ou des échanges commerciaux, avec le monde occidental qui apporte avec lui des modes de vie fondamentalement différents, des méthodes de travail et de production marquées par la révolution industrielle européenne.

Dans une première étape qui se prolongera durant l'entre-deux guerres, les deux communautés co-existent sans aucune inter-pénétration.

La ville européenne se construit, s'installe face à la médina, qui l'observe mais demeure sur ses positions.

Les moyens de communication encore rudimentaires et lents, contribuent aussi au maintien du citoyen autochtone, à l'intérieur du cadre urbain séculaire qu'il s'est créé.

Mais l'attraction de l'autre cité, avec ses centres commerciaux où sont présentés des produits manufacturés d'importation à des prix sans commune mesure avec ceux pratiqués par l'artisanat, avec l'implantation d'établissements industriels qui amènent des créations d'emplois nouveaux, avec ses habi-

tations "ouvertes" qui étalent aux regards un confort matériel enviable, avec les progrès de la scolarisation qui draine quotidiennement vers la ville européenne toute une population enfantine, cette attraction finit par l'emporter.

Le coup de grâce est donné par la multiplication et le perfectionnement des moyens de transports. La distance n'existe plus.

Le bourgeois-piéton se raréfie. L'automobile, étant considérée comme un signe extérieur de richesse, son acquisition devient une obligation sociale. C'est en voiture que l'on se rend au lieu de ses occupations quotidiennes, c'est en voiture que l'on regagne son domicile. Dès lors, habiter en médina, terrain parfaitement impropre à la circulation automobile, devient un inconvénient.

La désaffection pour la ville ancienne se précise. Les familles aisées commencent à émigrer en ville moderne et s'y construisent des villas, dans le style nouvellement introduit par les européens.

Certains cependant, surtout dans les médinas provinciales, hésitent encore à rompre totalement avec leur milieu urbain traditionnel et s'accrochent en médina où, pour justifier leur maintien aux yeux de leurs familiers qui ont choisi de vivre hors les murs, et participer eux aussi à l'évolution des moeurs et coutumes, ils introduisent des pratiques de modernisation catastrophiques : On veut à tout prix insérer le rationnel, le fonctionnel, le confortable stéréotype, dans un domaine où ces notions ne peuvent s'appliquer de la même manière qu'en milieu urbain moderne.

Il arrive aussi que l'ancienne maison de famille, se transforme en immeuble de rapport. Pour en tirer le meilleur profit, le propriétaire n'hésite pas à multiplier les cloisonnements pour obtenir le plus grand nombre possible de chambres, qui sont ensuite louées à des locataires souvent de familles nombreuses.

Dans un cas comme dans l'autre, les structures internes connaissent alors un bouleversement intégral et irréversible.

De leur côté, les façades, que la Loi pourtant prescrit de respecter, subissent des transformations qui se répercutent sur l'environnement : l'unité de la rue est rompue.

Le secteur réservé au négoce traditionnel - le souk - est encore plus touché par la brutale mutation du commerce qui s'est opérée à la faveur de l'implantation coloniale. Les



Médina de Tunis



Zaouiat Sidi Belhassen à Sfax



Médina de Sfax



Cité Andalouse de Testour

deux facteurs essentiels de dégradation en ce domaine sont : l'introduction en médina des produits de l'industrie moderne et la pratique de l'exposition en vitrine, ressentie comme une nécessité impérieuse, et qui entraîne la condamnation à mort des boutiques ouvertes qui font le charme de ces quartiers.

Le processus de dégradation des villes anciennes en pays ex-colonisés s'est accentué d'une manière vertigineuse avec l'accession à l'Indépendance.

Les spécialistes estiment qu'à moins d'une intervention massive et immédiate, les médinas - en tant que telles - auront cessé d'exister d'ici une vingtaine d'années au maximum.

Nous nous efforcerons de dégager, en toute objectivité et dans une perspective auto-critique qu'on voudra bien nous permettre, les grandes lignes de ce processus où l'élément humain joue un rôle prépondérant.

L'exode massif des populations européennes, amena d'une part la vacance d'un grand nombre de logements de toutes catégories, d'autre part l'afflux d'emplois accessibles, à tous les échelons. Ces deux pôles d'attraction contribuèrent largement à vider la médina de ses derniers habitants originels.

Une des toutes premières préoccupations de la politique gouvernementale en matière d'urbanisme (du moins en Tunisie, et je souhaiterais connaître à ce sujet, l'état de la question dans les pays voisins représentés à ce Colloque), fut baptisée : opération "dégourbification". On entendait, par là, éliminer progressivement nos "bidons-villes" africains, installés à la périphérie des grandes cités ou dans les campagnes. En milieu rural, l'opération fut généralement une réussite. En milieu urbain, le résultat fut plus nuancé.

En effet, et malgré l'effort considérable fourni en ce domaine, le rythme des constructions destinées à reloger les habitants des gourbis, n'a pu suivre la cadence un peu trop rapide des démolitions aggravée par le taux de croissance excessif de la démographie urbaine.

Ainsi à Tunis, l'assainissement des abords de la ville s'est fait aux dépens de son noyau fondamental.

Tandis que se poursuivait le transfert des grandes familles de la médina vers les quartiers résidentiels européens, vidés de leurs occupants primitifs, la ville ancienne était peu à peu investie par le flot des ex-habitants des gourbis. Dans le même temps, se produisait un phénomène commun à l'évolution mondiale, mais plus marqué encore dans les pays

en voie de développement : l'irrésistible attraction exercée par la Capitale sur les populations déshéritées des campagnes ou des villes secondaires. D'où un nouvel afflux continu de sans-logis, économiquement faibles. A ces groupes humains sous-développés, aux activités sociales mal définies, à la démographie galopante, la Médina apparut comme un refuge commode.

Le problème N°1 posé aux urbanistes de Tunis-Médina est là, dans cette implantation en ville ancienne, d'une population déracinée, inadaptée au cadre pré-existant, qu'elle y a trouvé.

Cette analyse très générale de la situation nous ramène encore une fois, à la notion du centre urbain traditionnel ou historique, considéré dans sa totalité, en tant que groupement humain et ensemble urbanistique, le comportement de l'un, ayant sur l'autre des répercussions déterminantes.

C'est à la lumière de cette analyse que doit être tracée la route à suivre. Nous espérons très vivement que ce Colloque apportera, non pas des solutions toutes faites à des problèmes communs, mais que les expériences réalisées par les uns pourront inspirer les autres.

LES PROBLEMES D'ASSAINISSEMENT.

Nous souhaiterions donc que l'assainissement des villes anciennes, thème essentiel de notre réunion, soit étudié sous ses divers aspects :

- a) Assainissement matériel
- b) Assainissement social
- c) Assainissement commercial
- d) Assainissement des conceptions architecturales

a) Assainissement matériel :

L'insalubrité et le manque du plus élémentaire con-la mise en oeuvre dans les zones les plus défavorisées d'un programme d'assainissement matériel minimum. On peut, dans un même temps, déterminer un secteur limité qui sera l'objet d'une opération de rénovation urbaine-pilote. Si l'opération est réussie, cela prouvera que, convenablement réaménagée en fonction des exigences de la vie moderne, tout en respectant le milieu ambiant original, la médina est non seulement viable mais qu'il est agréable d'y vivre. Ce point de vue a été exprimé par l'UNESCO dans un récent rapport. Nous citons : "On peut espérer que, comme c'est le cas à Paris, un

certain snobisme ne tardera pas à remettre à la mode les parties les plus anciennes de la ville qui ont gardé, au milieu de l'agitation et de la banalité généralisées, leur calme et leur originalité".

L'Association pour la sauvegarde de la Médina, représentée par Monsieur EL KAFI, a établi un programme en ce sens, programme que nous lui avons demandé de bien vouloir nous exposer.

Il semble bien que les problèmes purement techniques d'adaptation aux exigences de l'habitat contemporain, peuvent se résoudre au prix d'un effort d'imagination de l'architecte.

Plutôt que de toucher aux façades on peut concevoir des lanterneaux d'éclairage ou de ventilation non apparents. De même, les installations électriques, qui déparent certaines de nos médinas, devraient être dissimulées.

Dans certains cas, des curetages s'avèrent nécessaires soit en raison de la vétusté irrémédiable des constructions, soit pour créer des poumons sans lesquels une zone strictement déterminée, ne pourrait être régénérée faute de pouvoir respirer. Mais, bien entendu, la plus grande prudence s'impose dans ce domaine et l'on ne doit se résoudre au curetage que s'il est justifié par une nécessité impérieuse d'assainissement.

b) Assainissement social :

Parallèlement à l'oeuvre de revalorisation matérielle, il apparaît fondamental de se préoccuper de l'assainissement social. Cet aspect du problème, qui préoccupe d'ailleurs non seulement nos édiles mais aussi les responsables des services d'hygiène, de la santé publique, des affaires sociales, de la jeunesse ... est essentiel.

Les Autorités municipales ont une claire conscience de la nécessité et de l'urgence d'une intervention, à laquelle seront appelés à participer tous les organismes concernés. L'expérience a déjà prouvé que toute campagne pour l'amélioration de la propreté des façades ou de la voirie, était vouée à l'échec si elle ne s'accompagnait pas d'une reprise en main de l'éducation de base des masses qui peuplent les médinas. Une autre solution plus coûteuse mais plus radicale consiste à accélérer le processus de construction de logements populaires, situés hors de la ville traditionnelle. La politique gouvernementale actuelle s'oriente en ce sens et l'on s'en réjouit tout en se demandant si le rythme de la construction sera en rapport avec la croissance démographique.

Assainissement commercial

Par assainissement commercial nous entendons la recherche de solutions susceptibles de concilier les véritables besoins du commerce et le milieu traditionnel dans lequel il s'exerce.

Bannir hors de la médina tous les produits modernes, pour conserver aux Souks leur ambiance purement artisanale, nous paraît une solution extrême et transitoire. Elle s'oppose à l'idée de tout mettre en oeuvre pour retenir en médina le citadin, que l'on voudrait y ramener au préalable.

Par ailleurs, s'il se limite aux produits de l'artisanat, le commerce en ville ancienne conservera un caractère un peu artificiel, à usage presque exclusivement touristique. Pour être logique, il faudrait du même coup proscrire de la cité moderne, toute vente concurrentielle de produits analogues.

Un autre aspect de la question est que, s'il ne veut pas se scléroser, tout commerce doit évoluer suivant l'orientation de la politique gouvernementale en la matière. Ainsi par exemple et pour ce qui nous concerne, le mouvement coopératif a pris en Tunisie une ampleur telle que, ne pas s'y associer, reviendrait à marcher à contre-courant.

Aussi pensons-nous que c'est un devoir pour nos urbanistes, d'imaginer les moyens d'intégrer le système coopératif, dans le tissu urbain de la médina, qu'il revitaliserait du même coup par cet apport régénérateur. Nous posons la question, car elle nous tient à coeur, et nous aimerions connaître à cet égard le sentiment des spécialistes qui nous ont fait l'honneur d'accepter de devenir nos hôtes pour quelques jours.

Adapter un souk tout entier en coopérative de consommation, moyennant quelques aménagements internes de détails, nous paraît parfaitement réalisable. Il va de soi que les procédés de publicité couramment pratiqués en milieu urbain moderne - l'emploi du néon et l'usage des vitrines de façade - sont à proscrire impitoyablement. La publicité pour tel magasin coopératif installé dans le souk, pourrait aisément se faire par l'intermédiaire de la ville moderne, dans des vitrines aménagées à cet effet en des lieux publics très fréquentés (à l'exemple des vitrines encastrées dans les murs du métro à Paris, dans les piliers des "arcades" à Tunis).

Nous voudrions aussi rappeler que le succès du système coopératif ne dépend pas d'un mode d'exposition ou de l'abondance du néon, mais de l'esprit qui préside à son application. La coopérative correspond à une conception nouvelle dans les méthodes de travail ou de commerce. Cela n'a rien

voir avec l'apparence extérieure souvent trompeuse d'un local ultra-moderne ou de vitrines brillamment éclairées.

Quant à l'assainissement des conceptions architecturales, nous faisons allusion ici à la nécessité pour tous les urbanistes et architectes, qui ne sont pas familiarisés avec les problèmes de restauration et considèrent parfois d'un oeil narquois les efforts désespérés de leurs collègues des monuments historiques ou de la médina, pour sauver une parcelle, apparemment infime, du patrimoine national, de repenser la question.

Une ville, qui a le privilège de posséder un centre historique doit le considérer non pas comme un corps étranger, un parent pauvre, un monde anachronique dont on ne sait que faire, ou au mieux un éventuel musée vers lequel on dirige les étrangers, mais comme une partie intégrante d'elle-même.

Ainsi que le rappelait le Professeur OSTROWSKY, au Colloque de Cacérès. "Le devoir de l'urbaniste consiste donc à chercher des solutions qui permettraient de respecter les ensembles historiques dans toute l'étendue possible, en leur assurant en même temps le moyen de remplir des fonctions rattachées à la vie d'une cité moderne". Inversement, il nous paraît que les architectes chargés de l'aménagement des zones modernes de la cité, devraient tenir compte de la présence des quartiers traditionnels et historiques, notamment quand ils établissent les rapports de volumes.

Plus d'un architecte a déjà essayé de réaliser avec des moyens d'expression modernes des effets semblables à ceux obtenus par les constructeurs des villes anciennes.

Le dernier exemple de ce genre, Habitat 67, présenté à l'exposition internationale de Montréal évoque irrésistiblement l'ensemble constitué par une Médina, mais transposé en hauteur.

Il me semble que, pour éviter cet affrontement des deux zones urbaines l'une très fortement imprégnée par le passé, l'autre en proie au vertige du modernisme, affrontement qui porte préjudice à chacune des deux parties, il convient désormais à la lumière des idées nouvelles, de chercher un terrain de conciliation.

J'aurai l'occasion de vous présenter une expérience faite en ce sens par l'un de nos architectes à qui on avait demandé de recréer la façade détruite d'un ancien magasin, en pleine médina de Sfax et qui a choisi une solution résolument moderne.

Pour ma part, je ne suis nullement opposé à l'intégration d'un bâtiment moderne dans un contexte urbain ancien fortement personnalisé, à condition qu'il y ait harmonie. Je suis convaincu qu'il faut, au contraire, adapter les ressources de l'architecture et de la technique modernes au paysage urbanistique pré-existant, en créant un style qui s'inspire de l'esprit de l'architecture traditionnelle, en l'occurrence arabe, sans pour autant s'enfermer dans un formalisme rigide qui ne correspond plus à aucune réalité authentique.

Mais je ne me dissimule pas que, dans des pays comme le notre ou nous ne disposons pas encore d'architectes vraiment formés à ce rôle de rénovation en milieu urbain traditionnel, il ne faut avancer qu'avec la plus grande prudence et surbordonner toute intervention en médina au contrôle très strict des Monuments Historiques.

Mohamed FENDRI
Directeur des Monuments Historiques
et des Sites Archéologiques

TUNISIE.